

KURZ, VOYAGE AU CŒUR DES TÉNÈBRES DU CAPITALISME

PAR ANSELM JAPPE*

À PROPOS DE

Robert Kurz, *Vies et mort du capitalisme. Chroniques de la crise*, trad. O. Galtier, W. Kukulies et L. Mercier, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2011, 224 p., 20 €

Robert Kurz, *Geld ohne Wert. Grundrisse zu einer Transformation der Kritik der politischen Ökonomie*, Berlin, Horlemann, 2012, 419 p., 17, 16,90 €.

Et si la crise que nous vivons était la manifestation du fait que le capitalisme a atteint ses limites historiques? Et si nous faisons fausse route en pensant que c'est la « folie » du système financier qui nous y a plongés, sans voir que c'est plus profondément tout le système capitaliste de production de valeur qui est dans l'impasse? C'est ce que soutient Robert Kurz, mort cette année, en laissant une œuvre considérable qui entend développer les intuitions les plus révolutionnaires de Marx. Mais sommes-nous prêts à entendre un propos aussi littéralement « radical »?

Robert Kurz, le théoricien principal de la « critique de la valeur », est mort le 18 juillet 2012 à Nuremberg (Allemagne), des suites d'une erreur médicale. Il avait 68 ans. Cette mort prématurée interrompt un travail immense mené depuis 25 ans, dont le public français commence juste à prendre connaissance. Né en 1943 à Nuremberg, où il a passé toute sa vie, Kurz participe à la « révolte des étudiants » en 1968 en Allemagne et aux discussions intenses au sein de la « Nouvelle gauche ». Après une adhésion très brève au marxisme-léninisme, et sans adhérer aux « Verts » qui à ce moment-là effectuaient leur mue « réaliste » en Allemagne, il fonde en 1987 la revue *Marxistische Kritik*, rebaptisée *Krisis* après quelques années. La relecture de Marx proposée par Kurz et ses premiers compagnons de lutte (parmi lesquels Roswitha Scholz, Peter Klein, Ernst Lohoff et Norbert Trenkle) ne leur faisait pas que des amis dans la gauche radicale. Celle-ci y voyait bousculés l'un après l'autre ses dogmes, tels que la « lutte des classes » et le « travail », au nom d'une mise en question des fondements mêmes de la société capitaliste : valeur marchande et travail abstrait, argent et marchandise, État et nation. Kurz, auteur prolifique et doté d'une belle plume vigoureuse, souvent polémique, atteignit un public plus vaste avec son livre *L'Effondrement de la modernisation* (1991) qui affirmait, au moment même du « triomphe occidental » consécutif à la fin de l'URSS, que les jours de la société marchande mondiale étaient comptés et que la fin du « socialisme réel » en était seulement une

étape. Contributeur régulier à des journaux importants, notamment au Brésil, conférencier remarquable, Kurz choisit cependant de rester en dehors des universités et des autres institutions du savoir, en vivant grâce à un travail prolétaire – à savoir en empaquetant de nuit les exemplaires du journal local. La douzaine de livres et les centaines d'articles qu'il a publiés se situent, *grosso modo*, sur deux niveaux : d'un côté, une élaboration théorique de fond, menée surtout au travers des longs essais parus dans *Krisis* et *Exit!* (fondée en 2004 après la séparation avec *Krisis*); de l'autre côté, un commentaire continu de l'approfondissement de la crise du capitalisme et une investigation sur son passé – notamment à travers sa grande histoire du capitalisme *Le Livre noir du capitalisme* (1999), qui fut, en dépit de ses 850 pages, un best-seller en Allemagne, mais aussi *La Guerre pour l'ordre mondial* (2003), *Le Capital-monde* (2005) et ses articles de presse.

Déclin de la production de valeur et limite historique du capitalisme

Vies et mort du capitalisme réunit une trentaine d'articles et d'entretiens relevant plutôt de l'analyse de l'actualité. Ce volume prolonge ainsi le précédent recueil français d'articles de Kurz, *Avis aux naufragés* (Lignes/Léo Scheer, 2005)¹. Les nouveaux textes datent de 2007-2010 et couvrent donc surtout la période marquée par la crise du capitalisme qui a éclaté en 2008, généralement considérée comme la plus grave depuis 1929. En effet, ce qu'on connaît

*Anselm Jappe enseigne la philosophie. Il est notamment l'auteur de *Crédit à mort: la décomposition du capitalisme et ses critiques* (2011), et de *Les Aventures de la marchandise. Pour une nouvelle critique de la valeur* (2003). Il a co-écrit avec Robert Kurz, *Les Habits Neufs de l'Empire. Remarques sur Negri, Hardt et Rifkin* (2003).



surtout de la critique de la valeur, c'est l'affirmation que le capitalisme s'enfonce dans une crise irréversible – Kurz a même été qualifié dans certains médias de «*prophète de l'apocalypse*». Depuis vingt-cinq ans, et même dans les moments d'apparente victoire définitive du capitalisme dans les années 1990, Kurz soutient, en s'appuyant sur une lecture rigoureuse de Marx, que les catégories de base du mode de production capitaliste sont en train de perdre leur dynamisme et ont atteint leur «*limite historique*» : on ne produit plus assez de «*valeur*». Or, la valeur (qui contient la survaleur, et donc le profit), exprimée en argent, est le seul but de la production capitaliste – la production de «*valeurs d'usage*» n'en est qu'un aspect secondaire. La valeur d'une marchandise est donnée par la quantité de «*travail abstrait*» qui a été nécessaire pour sa fabrication, c'est-à-dire de travail en tant que pure dépense d'énergie humaine, sans égard pour son contenu. Moins une marchandise contient de travail, moins elle a de «*valeur*» (et il faut que ce soit du travail qui corresponde au niveau de productivité établi à un moment donné : dix heures de travail d'un tisserand artisanal peuvent ne «*valoir*» qu'une heure, quand il ne produit en dix heures que ce qu'un tisserand à la machine produit en une heure, lorsque le régime de production est devenu industriel). Depuis ses débuts, le capitalisme vit cette contradiction : la concurrence pousse

chaque capitaliste à remplacer le travail vivant par des machines, ce qui lui assure un avantage immédiat sur le marché (prix de vente plus bas). Mais ainsi c'est la masse tout entière de valeur qui diminue, tandis que les dépenses pour investir en technologies – qui ne créent pas de valeur – augmentent. Par conséquent, la production de valeur risque à tout moment de s'étrangler elle-même et de périr par manque de rentabilité. Le profit – la face visible de la valeur, celle qui intéresse les acteurs du processus marchand – n'est possible à la longue que dans un régime d'accumulation qui marche. Pendant très longtemps, l'expansion interne et externe de la production des marchandises (vers d'autres régions du monde et à l'intérieur des sociétés capitalistes) a pu compenser la valeur amoindrie des marchandises particulières. Mais à partir des années 1970, la «*troisième révolution industrielle*», celle de la micro-informatique, a rendu «*superflu*» le travail dans de telles proportions qu'aucun mécanisme de compensation n'était plus suffisant. Depuis lors, le système marchand survit essentiellement grâce au «*capital fictif*», c'est-à-dire grâce à un argent qui n'est pas le résultat d'une création de valeur obtenue à travers l'emploi productif de la force de travail, mais qui est créé par la spéculation et le crédit, et qui n'a pour base que des profits futurs encore à réaliser (mais gigantesques, et donc impossibles à réaliser).

Une crise qui ne peut pas avoir de fin... dans le cadre du capitalisme

Selon Kurz, cette théorie de la crise inéluctable est présente chez Marx, mais d'une manière fragmentaire et ambiguë (le « Fragment sur les machines » dans les *Grundrisse* étant le passage le plus significatif) : l'accumulation de capital n'est pas un mode stable qui pourrait continuer à l'infini et auquel seule la « lutte des opprimés » mettra fin, comme l'a proclamé tout le marxisme après Marx. Kurz démontre que la « théorie de l'effondrement », loin d'être l'objet d'un large consensus parmi les marxistes, comme on l'affirme souvent, était plutôt un « serpent de mer ». Certains théoriciens s'accusaient mutuellement de s'y appuyer, mais presque personne n'admettait que le capitalisme pourrait buter contre ses limites internes avant une révolution prolétarienne. Les seules théories qui analysaient ces limites, celles de Rosa Luxemburg (*L'Accumulation du capital*, 1912) et de Henryk Grossmann (*La Loi de l'accumulation et de l'effondrement du système capitaliste*, 1929), restaient, selon Kurz, à mi-chemin et n'exerçaient aucune influence réelle sur le mouvement ouvrier.

Kurz présente donc sa propre théorie de la crise comme une nouveauté absolue – rendue possible par le fait que la limite interne de la production de valeur, prévue sur un plan théorique par Marx, a réellement été atteinte dans les années 1970. Depuis quelques années, cette crise a éclaté au grand jour, après avoir été longtemps niée, même à gauche. Mais pour Kurz, les explications données actuellement par des « économistes de gauche » (en vérité, de simples néo-keynésiens), qui la ramènent à la « sous-consommation », sont trop courtes. Il n'y a plus de solution possible dans le cadre de la société marchande, qui ne rentre plus dans le carcan de la valeur lorsque les technologies ont presque entièrement remplacé le travail humain. Quand chaque marchandise ne contient plus que des doses « homéopathiques » de valeur – et donc de survaleur, et donc de profit – rien

ne change en ce qui concerne leur utilité (éventuelle) pour la vie. Mais pour un mode de production axé sur la valeur, cette situation est mortelle ; et dans une société entièrement soumise à l'économie, la chute de celle-ci risque d'entraîner la société entière dans la barbarie.

Travail et valeur, marchandise et argent ne sont pas des données éternelles de la vie humaine, mais des inventions historiques relativement récentes.

Kurz ne se limite pas à ces généralités, mais analyse en détail l'évolution de la crise. Lisant à contre-courant les statistiques officielles, il prouve, entre autres, que la Chine ne sauvera pas le capitalisme, que la reprise allemande est basée, comme tout le reste, sur des nouvelles dettes, qu'après la crise de 2008 on n'a fait que déplacer les « crédits pourris » du secteur privé vers les États et que les services sont généralement du travail « improductif » (au sens où ils ne produisent pas de valeur) et ne peuvent pas remplacer les postes de travail perdus dans l'industrie, etc. Il démontre pourquoi ni les « programmes de relance » néo-keynésiens ni les cures d'austérité n'ont de chances de résoudre la crise, et moins que jamais les propositions pour « créer des emplois » : le problème de fond – mais aussi la raison d'espérer ! – est justement constitué par la « fin du travail ». Travail et valeur, marchandise et argent ne sont pas des données éternelles de la vie humaine, mais des inventions historiques relativement récentes. Nous vivons actuellement leur fin – qui ne se produira pas en un jour, évidemment, mais dans l'espace de quelques décennies, comme Kurz le précise, en se démarquant un peu de ses prévisions antérieures plus « catastrophistes » à brève échéance.

EXTRAIT / LE CAPITALISME, UN PHÉNIX, VRAIMENT ?

La confiance dans le capitalisme est apparemment inébranlable, y compris à gauche. De toutes les crises, le capitalisme se relèvera tel le phénix renaissant de ses cendres, et il repartira vers de nouvelles phases d'expansion. En même temps, on ne peut plus nier que nous soyons actuellement confrontés à une fracture historique. C'est une nouvelle crise économique mondiale aux conséquences imprévisibles qui est à l'ordre du jour. Malgré cela, chacun ne fait que se demander : quand la crise prendra-t-elle fin ? à quel capitalisme aurons-nous affaire après ?

Ces attentes sont alimentées par l'idée que le capitalisme serait l'« éternel retour du même ». Les mécanismes fondamentaux de la valorisation resteraient toujours identiques. Il y aurait bien des révolutions technologiques, des bouleversements sociaux, des changements dans les « relations de pouvoir » et de nouvelles puissances hégémoniques, mais ce ne serait là qu'une « histoire événementielle », tout extérieure, une succession permanente de hauts et de bas. De ce point de vue, la crise apparaît comme purement fonctionnelle pour le capitalisme.

Elle conduirait à un « nettoyage » en dévalorisant le capital excédentaire. Ce qui ouvrirait la voie à de nouveaux processus d'accumulation.

Robert Kurz, *Vies et mort du capitalisme. Chroniques de la crise*, trad. O. Galtier, W. Kukulies et L. Mercier, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2011, p. 185.

La financiarisation de l'économie et la spéculation, loin de constituer les causes de la crise, ont contribué longtemps à la repousser, et elles continuent à jouer ce rôle. Mais ainsi, on accumule un potentiel de crise encore plus grand – et pour commencer, l'explosion d'une inflation mondiale gigantesque,

Les différents représentants de la gauche finissent souvent par se proposer pour co-gérer le glissement vers la barbarie et la misère.

signe d'une dévalorisation de l'argent en tant que tel. Faire porter la faute aux « banquiers » ou à une espèce de conspiration néo-libérale, comme le font presque toutes les critiques de gauche, signifie donc, selon Kurz, passer complètement à côté du problème. Voilà pourquoi il est plutôt sceptique sur le potentiel émancipateur des nouveaux mouvements de protestation, dont il stigmatise également les dérives anti-sémites ouvertes ou implicites. Il accuse souvent la gauche – dans toutes ses variantes – de ne pas vouloir sortir vraiment du cadre capitaliste, qu'elle considère en fait comme éternel. Ainsi, elle propose seulement une distribution un peu plus « juste » de la valeur et de l'argent, sans tenir compte ni du rôle négatif et destructeur de ces catégories ni de leur épuisement historique. Pire encore, les différents représentants de la gauche finissent souvent par se proposer pour co-gérer le glissement vers la barbarie et la misère. Au lieu de courir après les mouvements de contestation et de les aduler, Kurz leur oppose constamment la nécessité de reprendre une critique anti-capitaliste radicale (dans ses contenus, et pas seulement dans ses formes). Il ne suffit pas de changer le personnel de gestion : le capitalisme est un système fétichiste et inconscient, régi par le « sujet automate » (l'expression est de Marx) de la valorisation de la valeur. La domination personnelle des propriétaires juridiques des moyens de production sur les vendeurs de force de travail n'est que la traduction « sociologique »,

visible en surface, du mécanisme auto-référentiel de l'accumulation du capital.

Développer les intuitions les plus révolutionnaires de Marx

Dans *Argent sans valeur*, Kurz déploie l'artillerie lourde de la critique de l'économie politique sur un plan essentiellement conceptuel. Sorti quelques jours après la mort de son auteur, ce livre ne représente cependant ni une somme ni un testament théorique : il était conçu comme le premier volet d'un vaste projet de refondation de la critique de l'économie politique. Kurz y traite quatre grands thèmes liés entre eux : la différence fondamentale entre les sociétés précapitalistes, protocapitalistes et capitalistes et le rôle qu'y tenait l'argent ; la naissance du capital et de la valeur marchande à partir du xv^e siècle ; la logique interne du capital quand il est pleinement développé ; la contradiction interne et la limite interne logique de l'accumulation capitaliste au cours de son évolution historique jusqu'au présent. Tout en avançant à travers une polémique serrée avec des marxistes allemands à peu près inconnus en France (M. Heinrich, H.-G. Backhaus, E. Altvater, W. F. Haug) et passant par des démonstrations assez subtiles, Kurz arrive à des résultats surprenants par leur simplicité. Il ne se réclame de presque aucun auteur de la tradition marxiste, mais uniquement de Marx même (seuls Adorno et le Lukács d'*Histoire et conscience de classe* semblent lui servir d'inspiration partielle, et plutôt en ce qui concerne l'approche dialectique). Kurz ne prétend pas rétablir « ce que Marx a vraiment dit », mais il cherche à approfondir le côté le plus radical et novateur de sa pensée. Une partie de son œuvre – le « Marx exotérique » – restait, selon Kurz, sur le terrain de la philosophie bourgeoise des Lumières et de sa croyance dans le « progrès » et les bénéfices du travail. C'est dans l'autre partie – restée minoritaire et fragmentaire – que le Marx « ésotérique » a opéré une véritable révolution théorique, que presque personne pendant plus d'un siècle n'a su comprendre ni continuer. Ces différents aspects de la théorie de Marx sont étroitement entrelacés (il n'est pas question de « phases » successives). Le noyau le

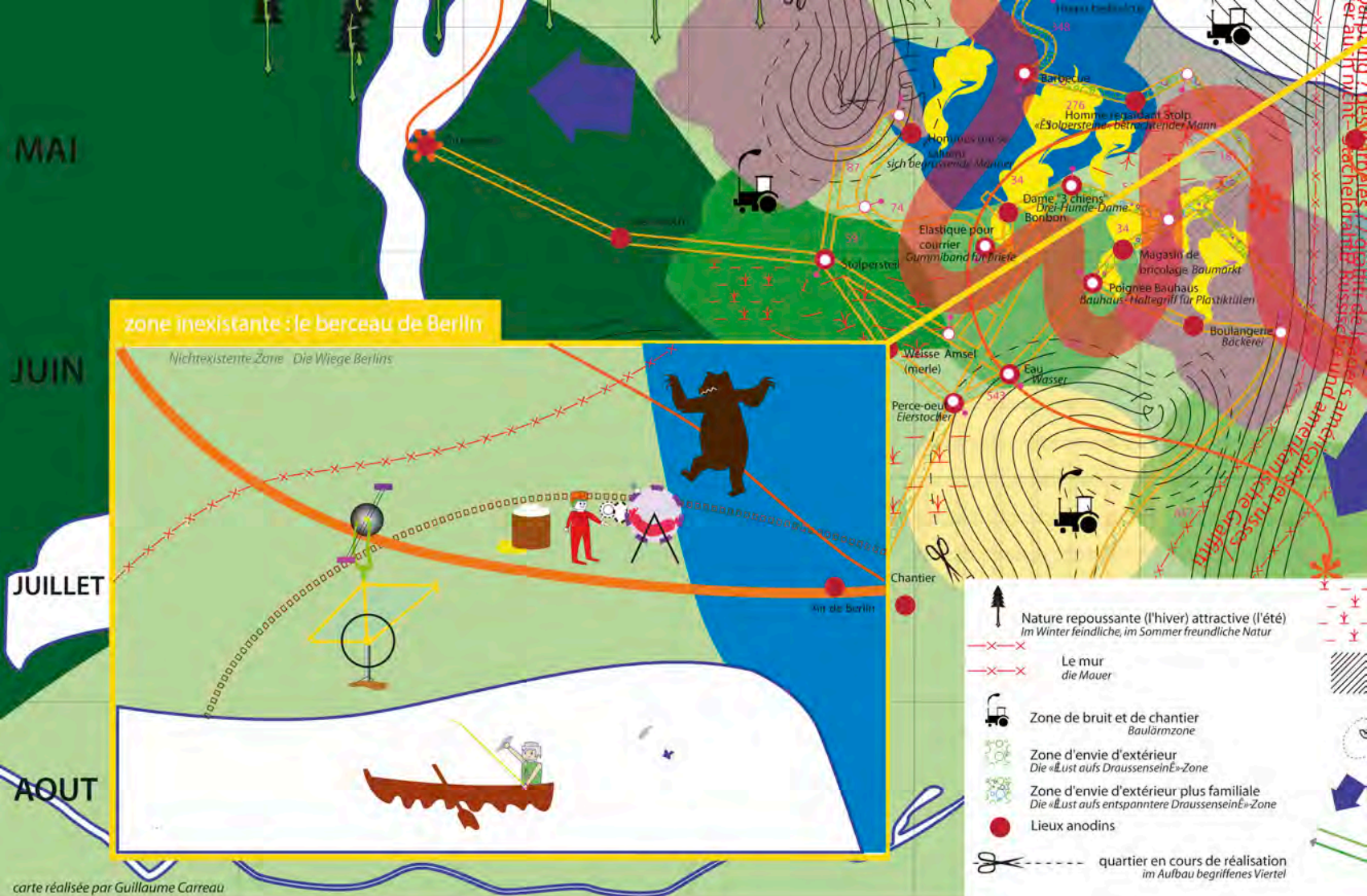
EXTRAIT / LA CRITIQUE DU NÉOLIBÉRALISME, UNE ERREUR SUR LA RACINE DE LA CRISE

Une critique qui s'attaque seulement au néolibéralisme ne vaut rien, car elle n'analyse pas le rapport entre le tournant néolibéral et les limites de la valorisation réelle du capital. Au lieu de cela, ce type de critique condamne la doctrine néolibérale comme étant une mauvaise politique économique imposée par une sorte de putsch. Si désormais les élites capitalistes

jettent par-dessus bord le néolibéralisme avec le même affolement qu'autrefois le keynésianisme, cela montre seulement que le capitalisme ne correspond pas à un mode de régulation précis. Encore plus inintéressant est une critique isolée du capitalisme financier, car elle inverse la relation entre l'économie réelle et la superstructure financière, en rendant la spéculation

responsable d'une crise qui trouve son origine dans la logique de valorisation.

Robert Kurz, *Vies et mort du capitalisme. Chroniques de la crise*, trad. O. Galtier, W. Kukulies et L. Mercier, Paris, Nouvelles Éditions Lignes, 2011, p. 80-81.



carte réalisée par Guillaume Carreau

plus profond, axé sur la théorie de la valeur, n'est devenu vraiment actuel qu'avec le déclin du capitalisme. Kurz ne se propose donc pas d'«interpréter» Marx, ni de le «corriger», mais de reprendre ses intuitions les plus fécondes, même si cela implique de s'opposer à d'autres idées du maître.

Par rapport à ses livres précédents, Kurz approfondit ici deux thèmes qui auparavant étaient restés essentiellement implicites. Il affirme que ce que nous appelons «valeur» et «argent» n'a pas existé avant le XIV^e ou le XV^e siècle, et que les phénomènes qui nous semblent être de l'argent ou de la valeur dans les sociétés précapitalistes y remplissaient en réalité une fonction fondamentalement différente. Le capitalisme n'est pas né comme une excroissance particulière sur une existence atemporelle – ou en tout cas très ancienne – de la valeur et de l'argent, mais en même temps que ceux-ci. Kurz ne fait que de brèves excursions dans l'histoire « factuelle », mais il examine en détail la structure des « catégories » de la critique de l'économie politique. Dans ce but, il est nécessaire de battre en brèche l'« individualisme méthodologique » (identifié au « positivisme »), qu'il considère comme le fondement de toute la pensée bourgeoise et qui aurait également « infecté » presque tout le marxisme. Présent dans la pensée de Marx lui-même, à côté de son inspiration plus authentiquement

dialectique, il expliquerait les contradictions de son œuvre. Jamais Kurz ne s'était expliqué si nettement sur ses fondements méthodologiques. Il ne s'agit pas cependant de recommencer, comme dans les années 1970, à se gargariser du mot « dialectique » et d'en faire une méthode universelle. Kurz tire toujours son énergie de la polémique contre un adversaire : ici, l'incapacité de la pensée bourgeoise à aller au-delà des faits isolés et de leurs éventuels « effets réciproques ». Le « tout » n'est pas simplement la somme des éléments particuliers, mais il possède une qualité propre ; les éléments particuliers ne sont pas ce qu'ils paraissent être au premier coup d'œil, comme dans la vision empirique. Ils ne révèlent leur véritable nature que si on les comprend comme déterminés par le tout. Kurz ne s'adonne cependant pas à des considérations méthodologiques de manière abstraite, il développe son approche sur un objet donné : il ne s'agit pas d'analyser (comme le fait souvent Marx lui-même, au moins dans le premier volume du *Capital*) la structure d'un capital particulier – même pas d'un capital « idéal-typique » – pour ensuite concevoir le « capital total » comme l'agrégation de ces capitaux particuliers, qui ne ferait que reproduire la structure du capital particulier. De la même façon, la marchandise particulière n'est analysable que comme partie de la masse totale de marchandises.



L'« argent » existait-il avant le capitalisme ?

Kurz commence son livre en discutant un problème qui apparemment relève plutôt de la philologie marxienne. Dans le premier chapitre du *Capital*, Marx analyse la marchandise et sa valeur d'une manière purement logique. La même chaîne logique conduit ensuite à l'existence de l'argent ; et il faut encore quelques pas supplémentaires pour arriver au capital. Cette succession logique reflète-t-elle également une succession historique ? Marx n'est pas clair à ce propos et semble hésiter. Pour le vieil Engels, en revanche, et pour les marxistes ultérieurs, la chose est sûre : la logique correspond à l'histoire. C'est l'approche « logico-historique ». Pour eux, la valeur marchande existait bien avant le capital. Pendant des milliers d'années a eu lieu une « production de marchandises simples », sans capital. Depuis toujours, ou presque, les hommes attribuent une « valeur » à leurs produits sur la base du travail qu'ils ont dépensé pour les fabriquer. L'argent existe également depuis très longtemps, mais il ne servait qu'à faciliter les échanges. Le capitalisme est arrivé seulement lorsque l'argent s'est accumulé au point de devenir capital et de trouver face à lui une force de travail « libre ».

Cette approche, proteste Kurz, « naturalise » ou « ontologise » la valeur et le travail, en les transformant en conditions éternelles de toute vie en société. Même la société post-capitaliste se réduit alors à

quelque chose comme l'« application consciente de la loi de la valeur » (cet oxymore était un des objectifs déclarés du « socialisme réel » !) ou à d'autres formes de « marché sans trop de capitalisme ».

Kurz reprend, en la corrigeant souvent, la « nouvelle lecture de Marx » proposée en Allemagne depuis 1968 par certains élèves d'Adorno (H.-G. Backhaus, H. Reichelt) : dans son analyse de la forme-valeur, Marx examinerait les catégories de marchandise, de travail abstrait, de valeur et d'argent telles qu'elles se présentent dans un régime capitaliste accompli « qui marche sur ses propres jambes ». Il s'agirait d'une reconstruction conceptuelle qui commence avec l'élément le plus simple, la « forme-marchandise simple », pour arriver à la genèse « logique » de l'argent ; l'existence du capital, qui apparaît dans cette déduction comme *conséquence*, est en vérité déjà un *présupposé* de l'analyse de la forme la plus simple. La valeur en tant que quantité de travail abstrait n'existe que là où l'argent et le capital existent. Les étapes intermédiaires de la construction marxienne, comme la « forme-valeur développée » où l'échange des marchandises a lieu sans la médiation de l'argent-marchandise, sont de simples étapes de la démonstration – elles ne correspondent à rien de réel. Sans l'existence d'un argent-marchandise (les métaux précieux), les valeurs ne peuvent pas se rapporter les unes aux autres en tant que valeurs. Donc, une production de marchandises sans argent



ne peut pas exister, et la théorie marxienne de la forme-valeur n'est valable que pour le seul capitalisme. Le statut peu clair de l'analyse de la forme-valeur chez Marx lui-même correspond autant à des difficultés d'exposition (les présupposés sont en même temps les conséquences, et vice versa) qu'à l'oscillation de Marx entre perspective historique et logique, entre dialectique et empirisme.

Donc: pas de valeur sans argent, pas d'argent sans capital. Mais, répliquera-t-on tout de suite, le commerce, les marchés et l'argent – et même la monnaie frappée – existent depuis des millénaires. Pour l'interprétation historico-logique traditionnelle, cela ne constitue pas un problème: la valeur a toujours existé, assure-t-elle, de même que l'argent à partir d'une certaine époque – mais en tant que « niches », c'est-à-dire pour le seul échange des excédents. C'étaient, en ce qui concerne leur structure, le même argent et la même valeur qu'aujourd'hui. L'accroissement graduel de ces échanges, surtout à la fin du Moyen Âge, a amené la formation du capital. Kurz reproche au marxisme, quand il raisonne ainsi, de ne pas se distinguer de la science bourgeoise dans son approche positiviste, qui ne considère que des faits isolés: voyant une personne qui donne un sac de blé en échange d'une pépite d'or dans l'Égypte ancienne, au Moyen Âge et aujourd'hui, elle conclut qu'il doit toujours s'agir de la même chose: marchandise contre argent, donc commerce, donc marché...

Pour Kurz, les faits empiriques ne démontrent rien sans une « critique catégorielle » qui les situe dans leur contexte. Ainsi, si l'on n'a pas déterminé ce qu'est l'argent dans le mode de production capitaliste (pas seulement ses fonctions pratiques, mais ce qu'il est), on ne peut pas décider si les coquilles ou les pièces d'or circulant dans les sociétés noncapitalistes correspondaient vraiment à l'argent au sens moderne. C'est ce que Kurz nie résolument. Historiquement, l'argent précède la valeur, dit-il. Mais quel argent? L'argent au sens capitaliste naît, dit Kurz, à la suite de la diffusion des armes à feu, à partir de la fin du XIV^e siècle. Ce qui nous semble être de l'argent dans les sociétés pré- et non capitalistes avait plutôt une fonction sacrée: né du sacrifice, le don faisait circuler les produits dans le cadre d'un réseau d'obligations, où les personnes investies d'un pouvoir sacré jouaient un rôle central. C'était une autre forme de fétichisme. Il y avait évidemment production et circulation de biens, mais pas d'« économie », de « travail » ou de « marché », même pas dans des formes rudimentaires ou « pas encore développées » (comme Kurz l'affirme en opposition à Karl Polanyi, qu'il approuve sur d'autres aspects). Kurz ne rentre que brièvement dans une analyse historique du rôle de l'argent (la réservant à des travaux futurs qui malheureusement ne paraîtront pas) et ne cite que peu d'auteurs. Parmi eux, le médiéviste Jacques Le Goff qui nie l'existence d'un « argent » au Moyen Âge (et

que Kurz oppose à Fernand Braudel pour qui « le marché est universel ». L'argent pré-moderne n'avait pas de « valeur » : il ne tenait pas son importance du fait d'être la représentation quantitativement déterminée d'une « substance » sociale générale comme l'est le travail dans les sociétés modernes.

« Les sanguinaires prêtres aztèques étaient inoffensifs et humains comparés aux bureaucrates sacrificateurs du fétiche global du capital. »

Le capitalisme ne constitue donc pas, aux yeux de Kurz, une intensification des formes sociales antécédentes, mais une violente rupture. L'énorme soif d'argent suscitée par la course aux armements à partir du début du xv^e siècle représente le *big bang* de la modernité, engendrant en quelques générations un système basé sur l'argent – qui change totalement de fonction : de symbole dans un lien personnel d'obligation, il devient principe de médiation sociale universelle en tant que représentant matériel du travail abstrait –, la valeur-travail, le travail abstrait même, le capital et, bien entendu, l'État (qui change également de fonction). Kurz a ici ouvert un vaste chantier où presque tout reste à faire.

Le refus de l'« individualisme méthodologique » porte également ses fruits dans la relecture kurzienne de Marx et dans la critique de l'adaptation du marxisme aux critères de l'économie politique bourgeoise (marginaliste et néo-libérale). Selon Kurz, de nombreuses difficultés dans la théorie de Marx (comme le fameux problème de la transformation des valeurs en prix) disparaissent quand on abandonne l'analyse de la marchandise particulière et du capital particulier au profit du capital total (catégorie qui ne peut être saisie que par son concept et non sur un plan empirique), dont les marchandises particulières et les capitaux particuliers ne sont que des « parties aliquotes ». Ce déplacement de l'axe conceptuel du capital particulier vers le niveau du capital total (Marx hésitait entre les deux approches et Kurz le libère pour ainsi dire de ses incertitudes) permet effectivement à Kurz d'éclairer d'une manière surprenante des problèmes comme le rapport entre taux et masse de profit ou la question du travail productif. Il est certain que beaucoup d'« économistes marxistes » ne seront pas d'accord, mais ils pourront difficilement éviter de se mesurer avec les arguments de Kurz. La discussion dépasse définitivement les bornes d'une bataille érudite entre économistes marxistes lorsqu'on arrive à la question de la « limite interne » de la production capitaliste

causée par la chute de la masse totale de valeur. Kurz y consacre la dernière partie du livre, en précisant des arguments qu'il avance depuis longtemps.

La fin de l'ouvrage, en revanche, est quelque peu inattendue : il se demande si nous n'allons pas de nouveau vers un « argent sans valeur ». Tandis que la masse nominale d'argent dans le monde (y compris les actions, les prix immobiliers, les crédits, les dettes, les produits dérivés financiers) augmente sans cesse, ce que l'argent est censé représenter, le travail, se réduit à des portions toujours plus petites. Ainsi, l'argent n'a presque plus de valeur « réelle », et une gigantesque dévaluation de l'argent (d'abord sous forme d'inflation) sera inévitable. Mais après des siècles pendant lesquels l'argent a constitué la médiation sociale à une échelle toujours plus élevée, sa dévaluation non organisée, mais subie, ne peut provoquer qu'une gigantesque régression sociale et l'abandon d'une grande partie de l'activité sociale lorsqu'elle n'est plus « rentable ». La fin de la trajectoire historique du capitalisme risque donc de nous ramener vers un « retour pervers » du sacrifice, à une barbarie nouvelle et postmoderne. En effet, le capitalisme est même en train d'annuler les maigres « progrès » qu'il a amenés et de demander incessamment aux hommes des « sacrifices » pour sauver le fétiche-argent. Les coupes dans la santé publique rappellent même à Kurz les sacrifices humains de l'histoire ancienne pratiqués pour calmer des dieux furieux, et il termine en affirmant que « *les sanguinaires prêtres aztèques étaient inoffensifs et humains comparés aux bureaucrates sacrificateurs du fétiche global du capital quand il a atteint sa limite historique interne.* »

Résistances à une critique trop radicale ?

Pourquoi les théories de Robert Kurz, malgré leur puissance intellectuelle indéniable, n'ont-elles eu jusqu'ici qu'un impact plutôt limité sur la critique du capitalisme, au moins en France ? Pourquoi ceux que Kurz appelait les « dinosaures » marxistes (même dans leurs versions postmodernes) et les économistes « alternatifs » keynésiens, liés selon lui à la phase du capitalisme qui vient définitivement de s'achever, et dont les discours n'ont pratiquement pas évolué en quarante ans, sont-ils devenus de nouveau les points de repère de ceux qui veulent combattre la dévastation de la vie par le capital ? Kurz avait toujours affirmé que le capitalisme était en train de disparaître en même temps que ses vieux adversaires, notamment le mouvement ouvrier et ses intellectuels, qui avaient complètement intériorisé le travail et la valeur et dont l'horizon ne dépassait pas l'« intégration » des ouvriers – et ensuite d'autres groupes « subalternes » – dans la société marchande. Pourquoi la critique de la valeur, qui prétend avoir compris

le caractère fondamentalement nouveau de la situation actuelle, « passe »-t-elle si difficilement dans le public ?

Une première raison – la moins importante – est l'absence de stratégie d'occupation de l'espace public: Kurz, ainsi que les autres fondateurs de la critique de la valeur, ne sont ni universitaires ni médiatiques, se limitant à profiter des espaces qu'on met à leur disposition.

Ensuite, la prose de Kurz, si elle sait être mordante et brillante dans les écrits de « vulgarisation », est parfois, dans ses œuvres plus théoriques, difficile à lire et encore plus difficile à traduire.

Plus profondément, ce sont surtout la théorie de la crise et la remise en cause de la lutte des classes qui suscitent des résistances. Pour Kurz, nous ne sommes plus en présence d'une crise « cyclique » ou de « croissance » du capitalisme, nous vivons la fin d'une longue époque historique, sans savoir si le futur sera meilleur, ou s'il sera plutôt une chute dans une situation où la grande majorité de l'humanité ne sera même plus utile pour être exploitée, mais sera tout bonnement « superflue » (pour la valorisation du capital). Et personne ne peut contrôler cette machine emballée. Cette perspective se voit vite refoulée, parce qu'elle fait peur, beaucoup plus peur qu'affirmer que de vilains spéculateurs nous volent notre argent (mais que l'État rétablira la justice pour le peuple !).

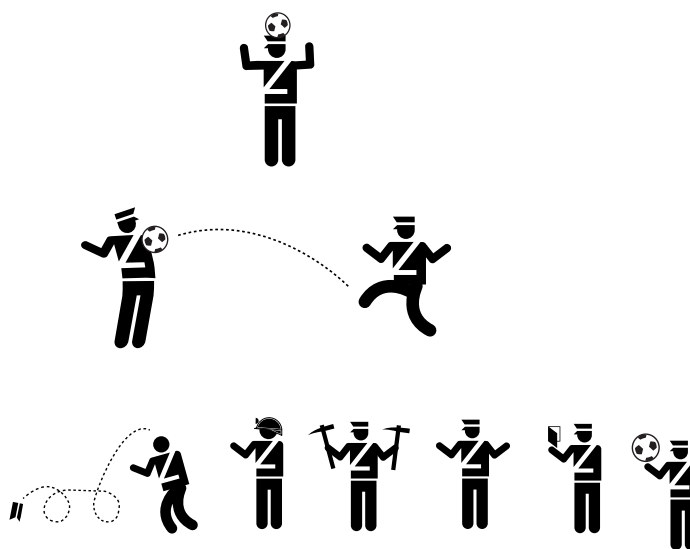
La critique de la valeur reproche à presque toutes les formes d'opposition passées et présentes de rester prisonnières de la forme-valeur, voire d'avoir contribué à son plein développement. De même, Kurz rejetait presque toute la tradition marxiste et entraînait fréquemment en polémique avec ses représentants contemporains, rompant avec les consensus et les rites des milieux marxistes universitaires. Ainsi, ceux-ci lui ont opposé le plus longtemps possible une « conspiration du silence ».

Mais même ceux qui reconnaissent le pouvoir heuristique de la lecture de la réalité capitaliste proposée par Kurz reprochent souvent à la critique de la valeur de ne pas indiquer une « pratique » possible. Kurz est clair à ce propos: la théorie est déjà une forme de *praxis*, elle contribue surtout à dé-naturaliser

les catégories de la vie capitaliste. Mais il se méfie autant des mouvements dirigés contre les aspects les plus superficiels du capitalisme, comme la finance, et susceptibles de dégénérer en populisme, que de la « fausse immédiateté » des projets d'une « économie alternative ». Créer une société où la production et la circulation des biens ne passent plus par la médiation autonomisée de l'argent et de la valeur, mais sont organisées selon les besoins – voilà la tâche énorme qui s'impose après des siècles de société marchande. Si Kurz en formule la nécessité, il n'explique pas comment y arriver. Mais peu de théories se sont rapprochées autant que la sienne du « cœur de ténèbres » du système fétichiste du capital. ■

NOTES

1. En français on trouve en outre *Le Manifeste contre le travail* (dont Kurz est co-auteur) (Lignes/Léo Scheer, 2002, repris ensuite chez UGE, coll. 10/18), *Les Habits neufs de l'Empire* (avec A. Jappe, Lignes/Léo Scheer, 2003), *Critique de la démocratie balistique* (Mille et une nuits, 2006) et une importante anthologie commentée de textes marxistes intitulée *Lire Marx* (La Balustrade, 2002).



**POUR VOUS ABONNER
À LA RDL RENDEZ-VOUS SUR
WWW.REVUEDESLIVRES.FR**